

Vendredi 1er avril 2022

LE DIVIN CHOCOLAT

Par **Madame Anne REYSS**, Ancien professeur de biologie en Classes Préparatoires (Agro-Véto) à Paris



Suspense au Rex...Les démons de la technique ont bien failli déplumer Quetzalcoatl mais d'interminables minutes plus tard, notre courageuse conférencière Anne Reyss a pu faire déguster la nourriture des dieux – theobroma cacao - à des adhérents soumis au supplice de Tantale devant les chocolats magnifiques qui envahissaient l'écran.

C'est en Mésoamérique, 3000 ans avant notre ère, que se propage le cacaoyer. Haut de 10m, croissant à l'ombre d'arbres-mères, ce petit arbre aux feuilles persistantes se répand des rives de l'Orénoque et/ou de l'Amazone vers les basses terres humides et chaudes du Mexique. Les Olmèques sont les premiers à le cultiver, à en broyer les fèves extraites des cabosses, à les mélanger à de l'eau et des épices pour obtenir un épais breuvage. Les Toltèques en font une boisson sacrée comme les Mayas qui développent le commerce de ce produit de luxe et l'associent aux rituels de la vie et de la mort. Ils initient son usage thérapeutique et font de la fève leur unité monétaire. Avec les Aztèques qui contrôlent sa production et son commerce, c'est l'apogée du chocolat transporté en longues caravanes dans tout l'empire. Il est monnaie d'échanges, mesure-étalon, tribut mais aussi remède, aphrodisiaque, nourriture du soldat.

Il est avant tout aliment divin consommé par l'empereur et les grands prêtres dont ils favorisent les transes, associé aux sacrifices humains (la cabosse et le rouge liquide ne symbolisent-ils pas le cœur et le sang des victimes consacrées ?).

En 1519, l'arrivée d'Hernan Cortes scelle le destin planétaire du cacao. Dédaigné en 1502 par Christophe Colomb, le cacao va s'exporter dans l'empire de Charles-Quint. Les monastères diffusent ce nouveau remède avant qu'il ne fasse la conquête des cours européennes. Le XVIIIe siècle voit son triomphe. Adoucie, la boisson mousseuse devient si obsessionnelle que l'on songe à l'excommunier. Portugais, Anglais, Hollandais, Français développent la cacaoculture dans leurs colonies. Une ceinture du cacao s'étend du Brésil aux Antilles, de l'Afrique à l'Inde et l'Indonésie.

Criollo, forastero, trinitario, le chocolat est partout...du moins chez qui peut consommer ce produit coûteux, divin, exquis sauf pour les esclaves des plantations, victimes du commerce triangulaire.

Au XIXe siècle, sa production s'industrialise. Avec les tablettes, la consommation se démocratise. En 1914, à Noisiel, la chocolaterie Menier est la plus grande au monde.

Aujourd'hui, souligne Anne Reyss, le chocolat est la 3e matière première exportée, après le pétrole et le café. Sa production hautement spéculative et ses échanges sont dominés par des multinationales implantées dans 50 pays. Côte d'Ivoire et Ghana assurent 60% de la production mondiale.

Alors, divin le chocolat ? Oui pour les papilles du Nord qui peuvent se donner bonne conscience en consommant « équitable » malgré le manque de traçabilité et l'opacité des circuits.

Non pour les pays du Sud soumis à la déforestation, à l'épuisement des sols, au travail forcé des jeunes esclaves africains soumis aux tâches les plus dangereuses.

Merci à Anne Reyss de nous avoir, superbes illustrations à l'appui, livré les secrets de ce divin chocolat à consommer avec conscience et modération !

Texte de Marie Dominique COULON

Vendredi 6 mai 2022

VOYAGE AUTOUR DE MA CHAMBRE AVEC FENÊTRE SUR COUR

Par **Madame Anne-Marie PRÉVÔT** Agrégée de Lettres et Docteur ès Lettres



De la commune expérience du confinement, Anne-Marie Prévot a tiré une réflexion sur les espaces clos et entraîné l'UTATEL dans une pérégrination littéraire et picturale, scandée de lectures et d'œuvres d'art.

Annoncé ou brutal, le huis-clos est enfermement, douleur, prison. Aucune possibilité de sortir de ce lieu où surgissent les tensions, se révèlent les caractères. Les héros du théâtre grec ou racinien, ceux plus proches de Philippe Grimbert ou Jean-Luc Lagarce sont emmurés, enfermés dans leurs discours, le cercle de la tragédie familiale si bien illustré par Louise Bourgeois. L'œuvre elle-même est huis-clos où début et fin se font écho. Drogo (1), au terme de sa vaine attente, se retrouve à l'auberge où tout a commencé, Boule de Suif dans la diligence témoin du renversement des valeurs, Wilde dans sa geôle de Reading où « ce qui est mort, c'est l'espoir », Sonia et Vania dans leur domaine où ils se reposeront.

Comment alors sortir de l'encagement qui naît aussi du langage, accumulation de lieux communs, où s'enterre Félicité (2) ?

En se délestant des savoirs, de la culture, du passé, en se déprenant des bruits du monde comme le firent Xavier de Maistre dans son *Voyage autour de ma chambre*, JK Huysmans, la Suzanne de Giraudoux ou Yourcenar dans son « île ». Un regard neuf et disponible sur le monde fait du huis-clos, un paradoxal lieu d'ouverture, insiste la conférencière.

Le confinement, poursuit-elle, est un espace frontière, entre extérieur et intérieur que matérialise la fenêtre : de la tour Farnèse, Fabrice s'écrit : « La vue est sublime ». Sous la lucarne et l'éclat du soleil, Meursault (3) s'accorde enfin au monde. Verlaine s'apaise devant le ciel qui « est par-dessus le toit, si bleu, si calme ».

Ainsi l'enfer peut-il devenir paradis. Dans son huis-clos, son confinement, la prison de chair qui fut celle de Joe Bousquet et d'Alicia Gallienne, l'écrivain, à l'instar de Boccace ou Marguerite de Navarre, franchit les limites en racontant une histoire, en donnant du rythme à un monde englué. Il se libère, tel Jean Genêt dans *Marche funèbre*, par la parole poétique. Les lieux confinés se font sanctuaires, la chambre, lieu d'expérimentation de soi. En témoignent la « librairie » de Montaigne, le cabinet de Croisset dont Flaubert fit son « gueuloir », les chambres d'hôtel de Kafka et bien sûr celle de Marcel Proust.

La chambre à soi se révèle le lieu de l'émancipation féminine. Refuge où pratiquer ce plaisir transgressif, la lecture, mais aussi s'inventer une langue, explorer l'intériorité, ouvrir des portes qui ne se referment jamais. Virginia Woolf, Emily Dickinson, Colette, Marguerite Yourcenar en firent le lieu de leur quête existentielle.

C'est en citant Pascal : « J'ai dit souvent que tout le malheur des hommes vient d'une seule chose qui est de ne savoir pas demeurer en repos dans sa chambre » qu'Anne Marie Prévot a conclu une conférence très appréciée. L'auditoire n'attendra pas un nouveau confinement « paradisiaque » pour découvrir ou redécouvrir les lectures partagées ce 6 mai au Rex.

(1)Drogo : Le désert des Tartares Dino Buzzati (2)Félicité : Un cœur simple Flaubert (3)Meursault : L'étranger Camus

Texte de Marie Dominique COULON

Vendredi 13 mai 2022

LE CHAT DANS LA PEINTURE ET LA SCULPTURE DE L'ÉGYPTE ANCIENNE À NOS JOURS

Par **Madame Yolande SALMON-DUVAL** Artiste-peintre



En analysant la représentation du chat par la peinture et la sculpture, Yolande Salmon Duval a retracé sept millénaires du complexe compagnonnage qui unit l'homme et ce « chef d'œuvre de la nature » énigmatique et fascinant. Indépendant, sensuel, il laisse entrevoir un monde mystérieux dont l'homme semble exclu mais il est aussi le tueur de rats qui protège de la peste et sauvegarde les récoltes.

Aussi est-il divinisé, adoré par les Egyptiens. En attestent Bastet, déesse de la fertilité, ses temples mais surtout les milliers de momies de chats, les tonnes d'ossements félines retrouvés dans les nécropoles. Adoré aussi au Japon où sa beauté (surtout s'il est blanc à queue courte), sa lascivité le rendent inséparable des geishas. Hiroshige, Yoshitoshi, Hokusai, Utamaro célèbreront ce porte-bonheur dont la musculature et les postures incarnent la perfection.

Beauté, sensualité ne peuvent être qu'œuvre diabolique pour l'Eglise du Moyen-Age. Femme, chat, même détestation : au bûcher la sorcière et son chat noir. Pourtant bien utiles les chats des paysans... et des marins. Si Joachim du Bellay rédige pour Belaud une sublime épitaphe, il faudra attendre Richelieu et ses 14 « mitouards » nourris au blanc de poulet, pour signer son retour en grâce. La cour de Louis XIV se passionne pour de nouvelles races félines mais c'est Louis XV qui tire les chats des griffes de l'Eglise.

Depuis la Renaissance cependant, le chat est le modeste héros artistique d'une histoire qui n'est pas la sienne. Présence discrète chez Bellini, Bassano, Ghirlandaio, il assiste à la naissance d'Eve dans le *Jardin des Délices* de Bosch et veille sur la *Sainte Famille* de Rembrandt. Membre de la famille chez Greuze, il est compagnon de la modèle de Courbet, de *La Fermière* de Mirò.

Granville, l'illustrateur de La Fontaine, Louis Wain créateur de *Peter*, plus près de nous, Gisèle Pierlot, Catherine Musnier, Susan Herbert... et l'artiste-conférencière créent un monde dont le chat est acteur : l'histoire du tableau lui appartient.

Lui qui, aux XVIIIe et XIXe siècles, est devenu l'incontournable du portrait. Afflux de commandes pour les plus grands, de Boucher à Géricault, de Manet à Morisot et Renoir qui immortalisent *Jeune fille* ou *Garçon au chat*. Même engouement au XXe siècle sous le pinceau de Bonnard (et sa japonisante *Femme au chat*), Léger, Foujita et Picasso.

Vient alors le temps de l'enfin seul : l'homme s'efface devant le chat en majesté. Le *Raminou* de Suzanne Valadon, le *Sam* d'Andy Warhol, le chat de Giacometti, celui de Picasso dévorant un oiseau, symbole de la violence fasciste...impossible de les citer tous...

Impossible de les montrer tous ... il aurait fallu 4 heures insiste Yvonne Salmon Duval dont les chats naïfs, peintres, amateurs de musée, émules de Gene Kelly se sont glissés au milieu de leurs congénères. Avant de conclure en citant Baudelaire: « Il (le chat) juge, il préside, il inspire – Toutes choses dans son empire ; -Peut-être est-il fée, est-il dieu ? ». L'auditoire, lui, était sous le charme.

Texte de Marie Dominique COULON

Vendredi 10 juin 2022

MARIE CURIE

Par **Monsieur David DUBAYLE** Maître de conférences en Biologie Cellulaire



Pour sa 1^{ère} venue à Brive, David Dubayle a révélé aux adhérents de l'UTATEL comment Maria Sklodowska, brillante élève à Varsovie, est devenue Marie Curie, 1^{ère} femme double prix Nobel de physique et de chimie, 1^{ère} femme professeur à la Sorbonne, 1^{ère} femme panthéonisée pour elle-même. Née en 1867, dans une Pologne soumise à la Russie, Marie est la dernière fille d'un professeur de mathématiques et physique et d'une mère artiste et intellectuelle. Elle reçoit une excellente éducation. Les morts prématurées d'une sœur aînée victime du typhus et de sa mère emportée par la tuberculose la jettent dans les études. A 10 ans, elle trouve un réconfort - non dans la religion dont elle se détourne - mais dans la science. Elle s'initie à la physique dans le laboratoire que son père a développé à domicile. A 15 ans, elle termine brillamment ses études mais ne peut poursuivre à l'université interdite aux filles. Qu'importe, devenue gouvernante **et préceptrice**, elle financera les études de médecine à Paris de sa sœur Bronia qui, en retour, l'accueillera. Elle entame alors un remarquable cursus à la faculté des sciences où elles ne sont que 7 femmes étrangères au milieu de 776 étudiants. 1^{ère} à la licence de physique, 2^{ème} à celle de chimie, 1^{ère} à l'agrégation de mathématiques en 1896 alors qu'elle collabore avec l'école municipale de physique et chimie de Paris où elle a rencontré Pierre Curie en 1894. De leur union, naîtront Irène en 1897, un prix Nobel de physique en 1903, Eve en 1904.

Concilier recherche, inlassablement menée même dans des conditions précaires, vie de couple, vie familiale, s'imposer dans un monde misogyne - Pierre devra batailler pour que Marie soit proposée au jury Nobel - tels sont les défis que Marie relève sans faillir. Avec la mort tragique de son mari en 1906, elle doit malgré sa douleur, combattre pour obtenir le financement de sa fondation, poursuivre ses recherches sur le radium, affronter des cabales sexistes et xénophobes. Son 2^{ème} prix Nobel est passé sous silence. L'académie de médecine daignera l'accueillir en 1922. Elle s'engage dès août 1914, **dans la conception des " petites curies "** qui sauveront des milliers de vies.

Minée par la leucémie, Marie s'éteint en 1934 à Passy, elle dont l'épithaphe pourrait être : "Dans la vie, rien n'est à craindre, tout est à comprendre".

Un an plus tard, Irène et son mari Frédéric Joliot-Curie seront nobélisés pour leurs travaux sur la radioactivité. Le mari d'Eve recevra le prix Nobel de la paix en 1965, en tant que directeur de l'UNICEF. Quelle famille ! conclut David Dubayle devant un public conquis.

Texte de Marie Dominique COULON